



ALFRED SCHÜTZ

*L'Étranger*

UN ESSAI DE PSYCHOLOGIE SOCIALE

suivi de

*L'Homme qui rentre au pays*

Traduit de l'anglais par

BRUCE BÉGOUT

IDEM • VELLE



AC • IDEM • NOLLE

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV<sup>e</sup>

2024





TITRE ORIGINAL

*The Stranger*

*The Homecomer*

L'article "The Stranger, An Essay in social Psychology" (*L'étranger, essai de psychologie sociale*) a paru en 1944 dans l'*American Journal of Sociology*, n° 49, pp. 499-507.

"The Homecomer" (*L'homme qui rentre au pays*), quant à lui, a été publié une année plus tard dans ce même *American Journal of Sociology*, n° 50, pp. 363-376.

© Photographie de couverture : Dorothea Lange, *Réfugiés venus de l'Oklahoma à la suite du Dust Bowl, campés près de Bakersfield, en Californie*, 1935. Tirage à la gélatine argentique. Washington D.C., Library of Congress, Prints & Photographs Division, FSA/OWI Collection.

© [Martinus Nijhoff Publishers] Kluwer Academic Publishers, 1966, 1975.

© Éditions Allia, Paris, 2003, 2024, pour la traduction française.



## L'ÉTRANGER

LE BUT de cet essai est d'étudier, dans le cadre d'une théorie générale de l'interprétation, la situation typique dans laquelle se trouve un étranger lorsqu'il s'efforce d'interpréter le modèle culturel du nouveau groupe social qu'il aborde et de s'orienter en son sein. Dans cette perspective, nous entendrons ici par "étranger" un adulte de notre époque et de notre civilisation, qui essaie de se faire accepter pour de bon ou, à tout le moins, d'être toléré par ce nouveau groupe. L'immigrant fournit un exemple remarquable de la situation sociale dont il est question ici, et les analyses qui suivent s'y réfèrent de manière commode. Cependant leur validité ne se limite en aucune façon à ce cas particulier. Le candidat qui désire devenir membre d'un club fermé, le futur marié cherchant à se faire accepter par sa belle famille, le fils de paysans qui entre au lycée, le citadin qui s'installe à la campagne, la recrue qui rejoint l'armée, la famille du travailleur de guerre qui déménage dans une ville en pleine expansion, tous sont des étrangers selon la définition que l'on vient de donner, bien que la "crise"

typique que vit l'immigrant puisse revêtir dans ces cas des formes plus douces ou même ne pas exister du tout. C'est pourquoi nous excluons volontairement de notre enquête certains cas dont la prise en compte réclamerait de nouvelles spécifications de nos propos : (a) le visiteur ou l'invité qui cherche à établir un simple contact provisoire avec le groupe ; (b) l'enfant ou les peuples primitifs ; et (c) les relations entre des individus et des groupes de degrés de civilisation différents, comme dans le cas du Huron que l'on a emmené en Europe – modèle cher à certains moralistes du XVIII<sup>e</sup> siècle. En outre, le propos de cet article n'est pas d'examiner les processus sociaux d'assimilation et d'ajustement, dont traite une abondante littérature, en grande partie excellente <sup>1</sup>, mais plutôt la situation d'approche qui précède tout ajustement social et le conditionne par avance.

1. Plutôt que de mentionner les remarquables contributions individuelles des écrivains américains comme W. G. Summer, W. I. Thomas, Florian Znaniecki, R. E. Park, H. A. Miller, E. V. Stonequist, E. S. Bogardus, et Kimball Young, et des auteurs allemands, en particulier Georg Simmel et Robert Michels, nous nous référons à l'estimable monographie de Margaret Mary Wood, *The Stranger, A Study in Social Relationship*, New York, Colombia University Press, 1934, et à sa bibliographie.

Comme point de départ *ad hoc*, nous allons étudier la manière dont le modèle culturel de la vie d'un groupe se présente au sens commun d'un homme qui vit quotidiennement dans ce groupe parmi ses semblables. En suivant la terminologie courante, nous employons l'expression de "modèle culturel de la vie d'un groupe" pour désigner toutes les valeurs, institutions, systèmes d'orientation et de conduite particuliers (comme le folklore, les mœurs, les lois, les habitudes, les coutumes, les étiquettes, les modes) qui, selon l'opinion commune des sociologues actuels, caractérisent – si ce n'est constituent – chaque groupe social à un moment donné de son histoire. Ce modèle culturel, comme chaque phénomène du monde social, présente un aspect différent pour le sociologue et pour l'homme qui agit et pense en son sein <sup>1</sup>. Le sociologue (en tant que sociologue et non en tant qu'homme qui vit parmi ses semblables, ce qu'il demeure dans sa vie

1. Cette observation semble être la plus importante contribution des écrits méthodologiques de Max Weber aux problèmes de la science sociale. Cf. mon *Der sinnhafte Aufbau der sozialen Welt*, [la construction significative du monde social], Vienne, Springer-Verlag, 1932, 2<sup>e</sup> éd. 1960.



privée) est un scientifique qui observe de manière désintéressée le monde social. Il est désintéressé dans le sens où, délibérément, il se refrène de participer à tout le réseau de projets, de relations entre les moyens et les fins, de motifs et d'occasions, d'espoirs et de craintes que l'acteur social utilise dans le monde pour interpréter ses propres expériences ; en tant que scientifique, il essaie d'observer, de décrire, et de classer le monde social aussi clairement que possible dans des termes bien choisis et en accord avec les idéaux scientifiques de cohérence, de consistance et de conséquence analytique. De son côté, l'acteur fait l'expérience du monde social tout d'abord comme le champ de ses actes possibles et effectifs, et seulement, ensuite comme un objet de sa pensée. Pour autant qu'il trouve un quelconque intérêt à la connaissance de son monde social, il organise son savoir non pas selon les termes d'un système scientifique mais selon ceux de la pertinence de ses actions. Il ordonne le monde autour de lui, tel un champ qu'il domine et dont il est le centre ; c'est la raison pour laquelle il s'intéresse tout particulièrement à cette aire du monde qui est à sa portée réelle ou potentielle. Il en extrait des





éléments qui peuvent lui servir de moyens ou de fins en vue de “son usage et de son agrément”<sup>1</sup>, et ce afin de poursuivre ses buts et de vaincre les obstacles. Comme ces éléments l’intéressent à divers titres, il ne cherche pas à les connaître tous avec une attention égale. Ce qu’il veut obtenir, c’est une *connaissance graduée* des éléments pertinents, le degré de leur connaissance désirée étant corrélatif de leur pertinence. Autrement dit, le monde lui apparaît sans cesse comme stratifié en différentes couches de pertinence, chacune d’elles réclamant un degré de connaissance différent. Pour illustrer ces strates de pertinence, nous pouvons – en empruntant ces termes à la cartographie – parler d’“isohypses” ou de “courbes de niveau hypsographique” de pertinence, cherchant à suggérer par cette métaphore que nous pouvons à tout moment mettre en évidence la distribution des intérêts d’un individu en fonction de leur intensité et de leur étendue en reliant les éléments qui possèdent une même pertinence

1. John Dewey, *Logic, The Theory of Inquiry*, New York, Holt Rinehad & Winston, 1938, § 4.





pour ses actes, comme le cartographe relie les points de même hauteur par des lignes pour reproduire la forme exacte d'une montagne. La représentation graphique de ces "courbes de pertinence" nous montre qu'elles ne se présentent pas comme un champ unique et clos mais plutôt comme de nombreuses zones dispersées sur toute la carte, chacune de taille et de forme différentes. Si nous distinguons avec William James deux sortes de connaissance<sup>1</sup>, à savoir la *connaissance directe* et le *savoir sur*, nous pouvons dire alors que, au sein du champ couvert par les courbes de pertinence, nous trouvons les centres de la *connaissance directe* de ce qui est explicitement visé ; ils sont entourés par le halo du *savoir sur* tout ce qu'il suffit apparemment de connaître. Ensuite vient une zone à laquelle il convient simplement d'"accorder sa confiance" ; les collines alentour forment le refuge des présomptions et des espoirs non garantis ; entre ces régions, néanmoins, se trouvent des zones de complète ignorance.

1. Pour la distinction de ces deux sortes de connaissance, "knowledge by acquaintance" et "knowledge about", cf. William James, *Principles of psychology*, New York, Holt & Co, 1890, t. I, pp. 221-22.







Nous ne voulons pas surcharger cette image. Son but principal consiste à illustrer le fait que la connaissance de l'homme qui agit et pense au sein du monde de la vie quotidienne n'est pas homogène ; elle est (1) incohérente, (2) claire seulement en partie, et (3) non exempte de contradictions.

1. Elle est incohérente parce que les intérêts individuels qui déterminent la pertinence des objets sélectionnés en vue d'un examen plus approfondi ne sont pas eux-mêmes intégrés dans un système cohérent. Ils sont seulement organisés de manière partielle selon diverses sortes de plans, comme les plans de la vie, les plans du travail et des loisirs, les plans spécifiques à chaque rôle social. Mais la hiérarchie de ces plans change selon la situation et l'évolution de la personnalité ; les intérêts bougent sans cesse et entraînent une transformation continue de la forme et de la densité des lignes de pertinence. Ce qui change ici, ce n'est pas seulement la sélection des objets de la curiosité mais aussi les degrés de la connaissance visée.

2. Dans sa vie quotidienne, l'homme ne s'intéresse que de manière partielle – oserions-nous dire de manière exceptionnelle ? – à la clarté de ses propres connaissances, à savoir





à une vision pleinement évidente des relations qui existent entre les éléments de son monde et les principes généraux qui les régissent. Il se satisfait d'avoir à sa disposition un service téléphonique qui marche bien et, en temps normal, il ne se demande pas comment l'appareil fonctionne dans le détail et selon quelles lois de la physique ce fonctionnement est rendu possible. Il achète un article dans un magasin sans savoir comment il est fabriqué, et il le paie avec de l'argent, bien qu'il n'ait qu'une très vague idée de ce qu'est réellement l'argent. Il présume que son compatriote comprendra sa pensée s'il l'exprime dans le langage courant et qu'il répondra en suivant la même règle, sans se demander comment cette performance miraculeuse peut s'expliquer. En outre, il ne recherche pas la vérité, ni n'est en quête de certitudes. Tout ce qu'il réclame, c'est une information concernant ce qui est vraisemblable et une vision claire des occasions ou des risques que la situation présente peut comporter pour l'accomplissement de ses actions. Que, demain, le métro fonctionnera comme d'habitude et que le soleil se lèvera, cela relève presque pour lui du même ordre de vraisemblance. Si, en raison d'un intérêt spécial, il a besoin d'une connaissance



plus approfondie de tel ou tel sujet, la bien-faisante civilisation moderne tient à sa disposition de nombreux bureaux d'information et des bibliothèques de référence.

3. Son savoir est, en fin de compte, inconsistant. Au même moment, il pourrait très bien considérer comme également valables des affirmations qui sont en réalité incompatibles les unes avec les autres. En tant que père, citoyen, employé et membre de sa paroisse, il pourrait avoir sur divers sujets moraux, politiques et économiques les opinions les plus divergentes et les moins congruentes qui soient. Ce qui est à l'origine de cette inconsistance n'est pas nécessairement une faute de logique. La pensée humaine est distribuée selon des matières et des thèmes situés à différents niveaux de pertinence et les hommes ne sont pas conscients des modifications qu'ils doivent produire pour passer d'un niveau à un autre. Explorer ce problème et d'autres de même nature, cela devrait être la tâche d'une logique de la pensée quotidienne, que tous les grands logiciens, de Leibniz à Husserl et Dewey, ont postulée mais qu'ils n'ont pas néanmoins réalisée. Jusqu'à présent la science de la logique a traité prioritairement de la logique de la science.